

DU MÊME AUTEUR

aux éditions de Minuit

Le Cuisinier de Warburton, 1979 (épuisé)

La Condition des Soies, 1982 (épuisé)

aux éditions Manguin

Roi de la valse, 1998 (rééd.)

aux éditions Fourbis

Vivant, 1998

aux éditions de l'URDLA

“Souffrir mille morts”, *“Fondre en larmes”*, 2004

ANNIE ZADEK

Douleur au membre fantôme

(figures de Woyzeck)

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

© 2004, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

Château La Bouloie – 1, chemin de Pirey – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 2-84681-096-6

Coédition
Comédie de Valence-CDN Drôme-Ardèche

CARTEL (n. m. – 1527) **1** – vx. Carte, papier, par lequel on provoquait quelqu'un en duel. *Envoyer un cartel à quelqu'un.* **2** – ÉCONOMIE. Concentration horizontale qui réunit des entreprises de même nature pour la mise en commun de certaines activités. **3** – THÉÂTRE. (2004) Création de la Comédie de Valence pour la 5^{ème} édition du festival « Temps de Paroles ».

« Cartel » est né du désir de la Comédie de Valence de réunir plusieurs artistes (auteurs, metteurs en scène, comédiens...) et de créer une aventure théâtrale inédite autour d'une thématique commune : les fantômes... nos fantômes.

Ceux qui errent entre deux mondes, ceux qui hantent nos rêves, ceux que l'on s'invente, ceux qui peuplent le théâtre...

Partager, confronter, mettre en perspective différentes esthétiques, différentes pratiques et produire quatre spectacles interprétés par la même troupe d'acteurs dans un lieu unique et protéiforme avec une seule équipe technique.

Ces quatre pièces sont des commandes passées par la Comédie de Valence et ont été créées en 2004 par quatre metteurs en scène durant la 5^{ème} édition du festival « Temps de paroles » consacré à l'écriture contemporaine. Leur publication commune permet tout à la fois de découvrir en parallèle ces écritures singulières et de prolonger par la lecture l'émotion suscitée sur le plateau par les spectacles.

Ce texte a été créé le 5 mai 2004 dans une mise en scène de Christophe Perton avec :

TAMBOUR-MAJOR : Cédric Michel

CAPITAINE : Marc Berman

DOCTEUR : Yves Barbaut

WOYZECK : Vincent Garanger

MARIE : Juliette Delfau

APPARITIONS : Pauline Moulène, Hélène Viviès

ENFANT : Anthony Poupard

PROLOGUE

L'AUTEUR. – Pourquoi je n'ai pas aimé vivre pendant toutes ces dernières années.

Les années 80 : fin de l'amour, fin de la beauté.

Mon amoureux de cette époque m'aimait maigre et vivait aux Milles.

Quand j'allais le rejoindre, à Aix, pendant le voyage en train, je pensais aux souris qui courraient partout dans le hangar où il logeait ; à la montagne Sainte-Victoire où il faisait de l'escalade (je l'attendrai dans la voiture en lisant mon Peter Handke) ; à cet endroit « Les Milles », à ce nom : pendant la guerre, c'était un camp ; de transit ou de concentration.

Lorsque je rentrais, à Lyon, seule dans mon grand appartement, je me bourrais de nourriture que je vomissais à genoux, dans les W.-C. ou la baignoire, en me mettant les doigts dans la bouche.

Et je n'arrivais pas à finir mon livre.

J'avais été voir un voyant.

Les premiers mots qu'il avait dit c'était : « Surtout ne vous remettez pas avec votre ancien mari ! » (c'est vrai que de temps en temps j'y pensais) et tout de suite après, sans savoir qui j'étais, que j'étais écrivain : « Que le livre que j'écrivais serait édité deux fois. »

C'est bien ce qui c'est passé. Et même trois.
Je n'allais plus dans le Midi et d'un certain côté, à cause des souris, j'étais assez soulagée je crois.
Des amis à moi mouraient jeunes et il fallait faire attention avec les « partenaires sexuels ».
Mais finalement si je suis partie c'est à cause de cette agression dans ma montée d'escalier. Je m'en étais plutôt bien tirée sur le coup sauf que pendant que je le frappais au visage avec mon trousseau de clés, je voyais qu'il avait quitté ses chaussures – sans doute pour ne pas faire de bruit – et que dorénavant j'aurai peur du silence, aussi.

Les années 90 : fin du progrès, fin des idéaux, fin du politique.

Je suis partie en Allemagne, pour une résidence d'écrivain, un an presque jour pour jour après la chute du Mur de Berlin. La liesse avait été générale, on aurait même pu dire mondiale, sauf qu'on avait quand même du mal, en voyant les Allemands de l'Est faire la queue aux supermarchés de l'Ouest pour y dépenser leurs 100 marks (c'était bien ça non déjà : 100 marks ?), à ne pas redouter la fin de l'espoir d'un monde meilleur, plus juste, plus libre, et cætera, sans parler du fait que c'est dur d'aller contre un tel unanimité ou, comme on s'était mis à le dire, « consensus » et de jouer les rabat-joie. (Et puis ça ne serait pas commode, en cas de guerre ou de conflit, de savoir pour qui on était, sans les habituels critères – réactionnaires/révolutionnaires – exemple en ex-Yougoslavie.)

J'étais toujours à *Schloss Solitude* (« Château de la Solitude » en français) au début de la guerre du Golfe

et je m'inquiétais pour ma mère qui habitait en Israël depuis après la mort de mon père. (Elle n'était pas spécialement sioniste mais comme, au fil du temps et bon gré mal gré, la famille et les amis de Pologne – je veux parler des survivants – s'étaient tous retrouvés là-bas, pratiquement dans le même quartier...) Les missiles irakiens qui tombaient sur Haïfa étaient bourrés de produits toxiques mais elle me répétait qu'elle en avait vu d'autres, qu'elle n'avait pas du tout l'intention à nouveau de descendre aux abris ni de porter un masque à gaz et qu'alerte à la bombe ou pas, ils allaient continuer à jouer aux cartes, le soir sur le balcon où il faisait plus frais, en buvant du thé au citron avec du gâteau au fromage.

(Il paraît qu'aujourd'hui à l'université, le yiddish appartient à la section des langues mortes ; mieux vaudrait dire assassinées.)

Alors là j'ai réalisé que les choses avaient changé, que ma mère n'était plus à même de me protéger-rassurer-consoler et que c'était mon tour, comme Énée fuyant Troie en flammes avec son vieux père sur le dos, de la sortir de ce bourbier.

J'appelais ça mon syndrome d'Anchise.

À quoi il convient d'ajouter mon complexe de culpabilité ; au second degré s'entend : quand ils ont quitté la Pologne – c'était en 1937 – et même si bien évidemment ils ne pouvaient faire autrement, mes parents n'ont pas pris leurs parents sur leur dos. Ils les ont bel et bien laissés. Ils les ont bel et bien abandonnés en réalité. Mon frère m'a raconté la scène. De quand, mais des années plus tard, on leur avait appris ce qui s'était passé. Ce qui l'avait frappé surtout, c'était de voir pleurer son père. (Moi je n'étais pas encore née.)

Bon mais moi je veux être un bon fils, une bonne fille, moi je vais prendre ma mère sur mon dos, moi je vais l'emporter hors de Troie en flammes, ou Kalisz en flammes, ou Haïfa, mais où est-ce que nous irons comme ça ? Pouvons-nous, comme les Allemands de l'Ouest revenus dès 91 récupérer leurs propriétés à l'Est, pouvons-nous aller à Kalisz réclamer la maison natale ? Au 3 Ulica Złota ? Avons-nous, nous aussi, droit au « Droit au retour » ?

Les années 2000 : fin de l'art, fin du rire, fin de la connivence. Continuation de la guerre.

Retour en France. On est modeste. On ne dit plus « Je suis écrivain » mais « J'écris ». L'art est partout. L'artiste nulle part. On mélange tout : le Je, le Moi, l'Auteur et le Narrateur, vérité et réalité, écriture et littérature, intellectuel, élitaire, haine, violence et esthétique, désespoir et valeurs éthiques, explications, justifications. Comme l'avait dit Alain Cuny (parlant de l'environnement urbain qui noie Notre-Dame de Paris) : « Personne n'en souffre mais tout le monde en pâtit. »

Les comédiens et les acteurs, surtout ceux qui sont très célèbres, on ne sait jamais s'ils sont vivants ou déjà morts et justement, Alain Cuny, il me semblait qu'il était mort. Mais ce n'est pas du tout le cas : je l'ai entendu récemment – enfin relativement récemment puisque c'était à l'automne 2000 – à la radio, dans une émission sur la vie de Giordano Bruno. Apparemment Cuny disait les mots même de Giordano Bruno que quelqu'un – si j'ai bien compris – avait transcrits pendant son supplice (il avait été brûlé vif) : « Ah », « aaah », « Miséricorde », « Je chie, je chie ! »

Ça c'était le matin, et le soir, à la une de tous les journaux, la photo des deux réservistes, ces réservistes israéliens, lynchés par des Palestiniens, ou plutôt des Palestiniens qui avaient lynché les réservistes, souriant devant l'objectif, montrant leurs mains rouges de sang, photo couleur même dans *Le Monde*.

Jusqu'à sa mort, l'année dernière, j'ai écouté les informations dans la hantise que quelque chose ne soit arrivé à ma mère. Syndrome d'Anchise, complexe de culpabilité, et maintenant obsessions morbides – je l'imaginai poignardée, déchiquetée, dépecée, ... ni le PACS, ni les 35 heures, ni le succès du film français, ni le ludique, ni le convivial, ni le festif ne me concernaient mais, pour paraphraser Sigmund Freud et son « Inquiétante étrangeté », *notre inquiétante familiarité avec la violence et le crime*.

PERSONNAGES

TAMBOUR-MAJOR

CAPITAINE

DOCTEUR

WOYZECK

MARIE

APPARITION

L'ENFANT

I. FIGURES DU FOU

TAMBOUR-MAJOR. – Rêver qu'on tue deux lièvres blancs, qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

CAPITAINE. – Et compter je ne sais plus quelles pièces de monnaie ?
J'ai eu mal aux dents avant l'aube.

DOCTEUR. – Sublimé. Gingembre. Benjoin.

CAPITAINE. – J'étais couché et je pensais :

DOCTEUR. – Il faut boire chaud. Même la nuit.

CAPITAINE. – ai-je droit à l'immortalité ou bien n'ai-je droit qu'à la mort ?

TAMBOUR-MAJOR. – Je ne pense jamais à la mort.

CAPITAINE. – Et même plus la classique érection matinale

TAMBOUR-MAJOR. – Et en tout cas pas à la mienne.

CAPITAINE. – Se réjouir, souffrir, naître, grandir, mourir, sans jamais se poser la question du Pourquoi ?

TAMBOUR-MAJOR. – Seuls les hommes adroits et joyeux font impression sur les jolies filles.

CAPITAINE. – Faut-il donc renoncer à trouver un sens, une raison à l'ordre du monde ? Une cause au désordre du monde ?

DOCTEUR. – Mais c'est à la Nature elle-même qu'il faudrait pouvoir s'adresser !

CAPITAINE. – Comment alors parler du bien, du beau, du mal et ainsi de suite ? De la justice, de la vérité ?

TAMBOUR-MAJOR. – Tuer deux lièvres blancs en rêve...
Qu'est-ce que ça peut bien signifier

DOCTEUR. – Progrès, Justice et Vérité vont main dans la main avec l'Homme !

CAPITAINE. – Mais quel est le point d'origine ?
Quel est le rapport, le lien, le nombre, la distribution ?
Quelles sont les lois d'après lesquelles...
Quels sont ceux qui se trouvent tout au bas de l'échelle ?
Leur nombre est-il en augmentation ?
Ou bien est-il en diminution ?
Les données sont contradictoires, les descriptions varient sans cesse, tantôt niées, tantôt admises, souvent diamétralement opposées

DOCTEUR. – Il y a d'une part la Vérité Générale et d'autre part, la vérité individuelle. La Générale c'est deux fois deux et l'Art, c'est l'individuelle.

TAMBOUR-MAJOR. – Hier à la chasse, tué un cerf,

CAPITAINE. – Depuis ce matin à l'aube, mal à la gorge, mal aux dents

TAMBOUR-MAJOR. – levé une biche,

DOCTEUR. – Été fatigué, pris froid.

TAMBOUR-MAJOR. – tiré trois perdrix, deux faisans

CAPITAINE. – Mal aux dents ! Mal aux dents !

DOCTEUR. – Rien n'est en soi bon ou mauvais.
On ne peut dire « bien » ou « mal » que d'une manière relative.

CAPITAINE. – Nos vies sont-elles intelligibles ?

DOCTEUR. – Votre vie en particulier ou bien la Vie en général ?

CAPITAINE. – Je pensais qu'avec les années j'acquerrai une certitude mais au contraire avec les années...

TAMBOUR-MAJOR. – Finissez vos phrases à la fin !

CAPITAINE. – Vivre n'a pas donné un sens à ma vie. Et même d'une manière générale, vivre a plutôt enlevé son sens à ma vie

DOCTEUR. – La Question du Sens de la vie !
Question sur le sens de la vie ? Ou bien question sur le sens du mot « vie » ?

CAPITAINE. – Respirer, boire, manger, dormir, est-ce vivre ?

DOCTEUR. – N'est-ce pas assez de respirer, de vivre ?

TAMBOUR-MAJOR. – Et chasser ? monter à cheval ?

CAPITAINE. – Et espérer, désespérer, ne plus rien croire ni espérer ?

TAMBOUR-MAJOR. – Et embrasser ? Et faire la noce ? Il n'y a pas que l'Esprit dans la vie ! Il y aussi le sex-appeal !

DOCTEUR. – Les questions concernant la vie : ces questions sont-elles récurrentes ? Répétées, réitérées, pressantes ? Sont-elles ressassées ? Obsédantes ? Concernent-elles la vie humaine ? La végétale ? L'animale ? Les rotifères, les anguillules ? Ou les kolpodes de la mousse ?

CAPITAINE. – Comment expliquer le contraste,

DOCTEUR. – La Raison est le Bien Suprême !

CAPITAINE. – entre d'une part l'intelligence

DOCTEUR. – À huit ans je lisais Shakespeare,

CAPITAINE. – que les hommes ont déployée,

DOCTEUR. – Schiller et Homère dans le texte ;

CAPITAINE. – afin de dominer la terre,

DOCTEUR. – Shakespeare utilisa plus de six cent mille mots :

CAPITAINE. – d'autre part la brutalité,

DOCTEUR. – voilà enfin de quoi lutter,

CAPITAINE. – qui préside à tous leurs rapports ?

DOCTEUR. – contre l'instabilité du monde,

CAPITAINE. – Mais comment sommes-nous passés

DOCTEUR. – et contre l'avachissement général !

TAMBOUR-MAJOR. – Hannibal était mon modèle

CAPITAINE. – de la critique à la haine ?

DOCTEUR. – Démonstration et évidence !

TAMBOUR-MAJOR. – Un nez aquilin me rend fou !

CAPITAINE. – Déçu, inquiet, jamais tranquille, je me jette du piano au livre, puis du livre au journal, du journal à la pipe, de la pipe au dîner

DOCTEUR. – Chaque jour, et quelque temps qu'il fasse, donnez-vous du mouvement au grand air.